

Pertes sur les impôts et revenus de 1870 et 1871.....	364,189,000
Indemnité à l'Allemagne.....	5,000,000,000
Indemnités aux victimes de la guerre (en capital).....	106,000,000
Indemnités aux communes (annuités).....	251,150,000
Indemnités pour dommages causés par le génie militaire.....	26,000,000
Dépenses de guerre non classées.....	10,000,000
Dépenses de reconstitution du matériel de guerre, approvisionnements, fortifications, etc., et compris au compte de liquidation jusqu'en 1875.....	592,263,000
<b>Total.....</b>	<b>9,820,643,000 frs</b>

Hélas ! Avec l'Alsace et la Lorraine !!!

LÉON LEDIEU.

SUR LE MARIAGE

CONNAÎTRE le vrai bien et le pratiquer, former la raison en la dégageant des préjugés et des erreurs, distinguer le bonheur du plaisir et l'identifier avec la vertu, tel fut le principal objet de l'enseignement de Socrate. C'est pour cet enseignement, on peut dire pour cet apostolat, qu'il se sentait né ; il le considérait comme une mission qu'il avait reçue du ciel.

Mais de ces hautes spéculations Socrate descendait volontiers, sans croire s'abaisser, pour s'occuper des règles de la sagesse pratique. Rien de ce qui est utile aux hommes, de ce qui contribue à leur bonheur, et même à leur bien-être matériel, ne lui paraissait indifférent. Pour lui, les mœurs et les idées avaient une action réciproque les unes sur les autres ; bien vivre et bien penser étaient deux conditions inséparables et qui s'engendraient mutuellement. Aussi ne se lassait-il pas d'entretenir ses disciples de la nécessité d'ordonner sagement leur vie ; il leur recommandait la tempérance, le travail, l'exercice d'une profession, une bonne gestion de leurs affaires, l'ordre et l'économie, le mariage et la vie de famille.

Sur le mariage, il professait une doctrine inspirée par l'observation de la nature, et dont la justesse, après plus de vingt siècles, est demeurée incontestable. A ses yeux, l'homme et la femme ont une valeur égale ; de ces deux êtres on ne peut dire quel est le supérieur, quel est l'inférieur ; mais ils diffèrent par leur organisation, par leurs facultés et leurs instincts : de là pour eux des rôles différents. "La divinité, dit-il, me semble avoir disposé la nature de la femme pour les soins de l'intérieur et celle de l'homme pour les travaux du dehors. Froids, chaleurs, voyages, guerres, le corps de l'homme et aussi son âme ont été mis en état de tout supporter ; quant à la femme, en lui donnant une complexion plus faible, Dieu a voulu apparemment la confiner dans les occupations de l'intérieur. En outre, la femme, ayant le penchant et la mission de nourrir ses enfants nouveau-nés, a reçu, à un plus haut degré que l'homme, le besoin d'aimer ces petits êtres. Et comme c'est elle aussi qui est chargée de veiller sur les biens amassés à la maison, la divinité, sachant que la crainte n'est pas une mauvaise gardienne, lui a donné un caractère plus timide que celui de l'homme. Et comme ils ont l'un et l'autre à donner et à recevoir, elle les a doués tous deux de mémoire et d'attention ; si bien que, sous ce rapport, on ne saurait décider lequel l'emporte sur l'autre.

"La nature d'aucun d'eux n'étant parfaite en tout point, conclut Socrate, il en résulte qu'ils ont besoin l'un de l'autre, et leur union est d'autant plus utile qu'ils se complètent mutuellement."

C'est à la campagne que notre philosophe se plaît à placer sa famille idéale. L'agriculture lui paraît la plus désirable des professions. "Tout ce qui est essentiel à l'existence, la terre le procure à ceux qui la cultivent ; par l'exercice qu'elle leur impose, elle les rend actifs et vigoureux et les met en état d'accomplir tous les devoirs d'un homme libre et d'un citoyen ; et les douceurs de la vie, elle les leur donne par surcroît : en hiver, où jouit-on mieux d'un bon feu qu'à la campagne ? En été, où chercher une eau pure, une brise fraîche, un agréable ombrage ailleurs qu'aux champs ?" Chacun des deux époux y a sa tâche tout indiquée par la nécessité : à l'homme la vie en plein air, le labourage, les semailles, les plantations, l'élève des

troupeaux : à la femme la garde des provisions, le soin de filer et de tisser la laine, la confection des vêtements ; elle est comme la mère abeille, qui reste dans la ruche, préside à la construction des cellules, envoie les ouvrières au dehors, reçoit ce que chacune d'elles rapporte, conserve les provisions jusqu'au moment de s'en servir, veille à la nourriture des essaims qui viennent d'éclore. C'est aussi à la femme qu'incombe le devoir de soigner les serviteurs malades, devoir qui lui est cher, car ils lui en sont reconnaissants et ils s'attachent davantage à elle.

Travailler ensemble, chacun selon son pouvoir, à la prospérité du ménage, mettre tout en commun, remplacer les mots le *mien* et le *tien* par le mot le *notre*, bien élever les enfants : voilà en quoi consiste essentiellement le mariage. "Comprends-tu, dit Socrate par la bouche d'un honnête homme qui vient de se marier et qui s'entretient avec sa jeune femme, comprends-tu bien pourquoi je t'ai épousée et pourquoi tes parents t'ont donnée à moi ? Ce n'était pas qu'il nous fût difficile d'en trouver quelque autre avec qui habiter sous le même toit : tu en es toi-même persuadée. Mais après avoir réfléchi, moi pour moi, et tes parents pour toi, aux moyens de s'assortir le mieux possible pour fonder une famille, je t'ai choisie, de même que tes parents m'ont sans doute choisi, comme le parti le plus convenable. Nos enfants, si Dieu nous en donne, nous aviserons ensemble à les élever de notre mieux : car ce sera un bonheur, pour toi comme pour moi, de trouver un jour en eux des protecteurs et des soutiens dans notre vieillesse. Mais dès aujourd'hui cette maison nous est commune. Moi, tout ce que je possède, je le mets dans la communauté, comme tu y as mis tout ce que tu as apporté. Il ne s'agit plus maintenant de compter lequel de nous deux a fourni plus que l'autre ; nous devons être convaincus de ceci : c'est que celui de nous qui se montrera le meilleur associé, aura fait l'apport le plus précieux."

Enfin, le fruit d'une pareille union, où les époux rivalisent de services et de bienfaits, ce sera une affection réciproque ; ce sera, pour l'épouse, la reconnaissance et la vénération de son époux et de tous les siens. "Le charme le plus doux pour toi, dit encore à sa femme le mari à qui Socrate a laissé la parole, ce sera lorsque, devenue plus parfaite que moi, tu auras fait de moi ton serviteur ; quand, loin de craindre que l'âge en arrivant ne te fasse perdre de ta considération dans la famille, tu auras l'assurance qu'en vieillissant tu deviens pour moi une compagne plus précieuse encore, pour tes enfants une meilleure mère et pour ta maison une maîtresse plus honorée. Car la beauté et la bonté ne dépendent pas des attraits de la jeunesse : les vertus les conservent et les font croître dans tout le cours de la vie aux yeux des hommes." (1)

A-t-on jamais exprimé sur le mariage des idées à la fois plus sensées et plus élevées ? Et le progrès de la raison et des mœurs dans les sociétés modernes est-il tel qu'il n'y ait plus lieu aujourd'hui de nous les rappeler, de nous en pénétrer et de nous y conformer ?

E. LESBAZEILLES.

NOTES ET IMPRESSIONS

La politesse est comme l'eau courante : elle rend unis et lisses les plus durs cailloux.

Il n'y a de nouveau en ce monde que ce qu'on a oublié.—M<sup>me</sup> BARDIN.

Cachez soigneusement votre supériorité de crainte de vous faire des ennemis.—A. DAUDET.

Le travail est un habile sorcier qui escamote le temps.

Avec la patience on surmonte le mal, et avec du jugement on le prévient.—THIERS.

L'or est bien réellement une puissance, puisque c'est l'amour de l'or qui fait arriver tant d'imbéciles.

Trop de conventions sociales ou littéraires empêchent d'être "soi," comme citoyen ou comme écrivain.—L'abbé ROUX.

(1) L'Economique, de Xénophon

FLEURS FANÉES

Une fleur était sur la route ;  
Elle se trouvait sous vos pas ;  
Vous alliez l'écraser sans doute,  
Car vos yeux ne la voyaient pas.

Vous marchiez, la tête inclinée,  
Glissant sur l'herbe de satin,  
Quand cette fleur presque fanée  
Vous fit vous arrêter soudain.

Distraitement vous l'avez prise,  
Et, de vos doigts indifférents,  
Vous avez sur la route grise  
Semé des lambeaux odorants.

Pauvre fleur !... mais que vous importe  
Ce qu'en deviennent les débris ?  
Le vent loin de vous les emporte...  
N'y songez plus, ils sont fétris.

C'est ainsi que parfois, ô femme !  
Sans remords, sans même y penser,  
Vous effeuillez la fleur de l'âme,  
L'amour qu'un souffle peut froisser.

Nous en souffrons... que nous importe ?  
Des regrets seraient superflus.  
Les amours que le temps emporte,  
Ils sont fétris, n'y songez plus.

JOSEPH NOLIN.

Montréal, septembre 1885.

TABLETTES DE LA MÈRE DE FAMILLE

Vous possédez, sans doute, au fond de vos tiroirs, quelques rubans, quelques morceaux de soie trop frais encore pour que vous vous décidiez à les jeter, et qui sont pourtant sans aucun emploi prévu : on ne se défait pas volontiers de si jolies petites choses ; voici comment je vous conseille de les employer :

Coupez d'abord des morceaux de carton assez mince, en triangle parfait, dont le plus grand côté aura cinq centimètres.

Les cartes de visite, cartes à jouer, cartes-correspondance vous serviront à cet usage.

Taillez ensuite vos chiffons de soie et de satin en triangles un peu plus grands, et faufilez légèrement l'étoffe sur le carton, en la tendant avec soin et, par conséquent, en la repliant sous le carton.

Lorsque vous aurez une certaine quantité de triangles ainsi recouverts, joignez à l'envers, par un surjet à points assez rapprochés.

Quand ces triangles seront cousus, enlevez le carton et vous aurez—suivant votre persévérance et l'étendue de votre fortune en jolis chiffons—soit un coussin de canapé, soit un tapis de table, soit un couvre-pieds.

J'ai vu toute une chambre garnie de ces charmantes mosaïques : l'effet en est ravissant.

Il va sans dire que vous mettez à contribution votre bon goût et votre science du coloris pour diversifier artistement les nuances.

LAURENCE DE VILLENEUVE.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS DU DERNIER TIRAGE

- MONTREAL.—Z. Laplante, 2371, rue Notre-Dame ; J. H. Beaudry, 259, rue St-Paul ; Toussaint Valade, coin des rues Bonaventure et des Seigneurs ; Adéard Cardinal, 165, rue Canning ; Alphonse Desjardins, 303, rue Logan ; Z. Gosselin, 560, rue Miguonne ; Joseph Lafontaine, 1189, rue Notre-Dame ; Alphonse Valade, 185, rue Murray ; W. Lortie (\$15.00), 1978, rue Notre-Dame ; Moïse-Joseph Dufaut, 274, rue Wolfe ; Dame Michel Lussier, 76, rue des Seigneurs ; Henri Surprenant, 100 rue Saint-Martin ; Mlle Adèle Minet, 238, rue Wolfe ; Dame Siméon Rochon, 70, rue Barré ; L. Bélanger (deux primes), 70, rue St-Jacques ; Philippe Mahéu (\$50.00), 308, rue Montcalm ; Mlle Rébecca Sawyer, 378, rue des Seigneurs ; P. C. Ratelle, 924, rue Sainte-Catherine ; Henri Leduc, 126, rue St-Martin ; Louis Larose, 100, rue Albert ; Alfred Valade, 2307, rue Notre-Dame ; E. Baillargeon, coin des rues Campeau et Craig ; E. Duquette, 69, rue Dorchester ; J. D. H. L'Écuyer, 27, rue St-Louis.
- QUÉBEC.—George Grenier, 62, rue Ste-Gertrude ; Godias Allaire, 40, rue Massue, St-Sauveur ; Alfred Vézina, 169, rue St-Jean.
- DANVILLE.—Chas. P. Cousineau, (\$10.00).
- VILLE ST-JEAN-BAPTISTE.—Ls. Lamontagne, 19, rue George-Hypolite.
- BUTTE CITY.—William St. Onge (3.00).
- VALLEYFIELD.—H. D. Larocque.
- HOCHELAGA.—Dame Louis Finel, 254, rue Suzanne.
- STE-ANNE DE BELLEVUE.—J. Ls. Michaud.
- ST-CERMAIN DE GRANTHAM.—Oswald Messier (\$4.00).
- STE-CUNÉGONDE.—Jos. T. Bouvier, 222, rue Workman.